

VOYAGE AU BOUT DE CÉLINE

**Sur les traces de Louis-Ferdinand Céline
au Danemark**

Pierre VILLARD

«A travers le hublot de Fanehuset, j'aperçois ma Lucette ! J'observe sa brasse svelte, les lignes de son corps dans le bleu de la mer, pendant que je rédige ma réponse à Milton ; elle nage comme elle danse ma Lili ! Elle nage comme une ondine. Ma plume, elle, ne trouve pas les mots idoines, elle patine dans les concepts !

Il ne me lâche pas les baskets, ce Milton, avec ses questions d'esthète ! Et dire que trois courriers de curieux attendent sur mon bureau et ma réponse à l'avocat Tixier-Vignancour. La loi d'amnistie, ça commence à faire long ! Un hiver de plus et je crois bien que je vais rentrer en France entre quatre planches de sapin !

Et ce Milton ! c'est le raisonnement sans résonance. Comment lui expliquer, à ce Milton, que tout est d'abord résonance ? que le raisonnement vient seulement en récompense, comme un effet de ce qui résonne en soi. La résonance, c'est une longueur d'onde, une fréquence de l'émotion produite par la langue parlée. Au commencement était l'émotion ! Lorsque j'écris, je reconstitue l'émotion dans la feuille de papier de telle manière que le lecteur puisse entendre la petite musique célinienne... Mon roman est un sismographe à émotion. Tout ce qu'on entend n'est-il pas lignes de force émotives, nervures de langage ? Le poste radiophonique fonctionne aussi avec des ondes ; que des ondes en somme !

La radio, ah la radio ! Pour moi, elle ne fait que calquer les structures du monde qui sont des fréquences plus ou moins épurées. Les fréquences basses forment la terre, les fréquences moyennes forment le monde psychique et les fréquences psychiques induisent les mondes spirituels. La radio renvoie les ondes comme un écho renvoie la parole, comme le poète renvoie ce qu'il reçoit du cosmos par un poème. Dans les structures du monde, il y a des ondes et des fées bretonnes qui les

traversent, les «Saints de la main gauche» comme disait ma grand-mère Céline ! Elles traversent les fréquences du monde, les fées ! J'ai tout repris de ma grand-mère, les légendes bretonnes et même son prénom, à la Céline !

Grâce aux ondes radiophoniques, je me tiens au courant de ce qui se passe en France, les gouvernements qui changent tous les six mois ; la petite secte qui reprend du poil de la bête ! Ô, je les ai entendu jouer du clairon pendant l'Occupation, ces résistants, ça braillait «Liberté», «Egalité », «Fraternité », avec toujours le doigts sur la gâchette !

Ah, le clairon à gâchette , ils savent en jouer, les résistants autoproclamés ! Mon cher éditeur Robert de Noël, troué d'une balle dans le dos alors qu'il fermait la portière de son auto ! Et combien d'autres, poussés au suicide, comme Drieu-la-Rochelle ? et l'ami Alexis Carrel, prix Nobel de médecine, mort dans l'humidité dans sa piaule parisienne... Liberté ! Egalité ! Rafale ! la voici la trilogie de leur république ! Pas tous des glorioles, les résistants ! Croyez-moi !

Mais voilà qu'on frappe à la porte ! C'est sans doute l'avocat Mikkelsen ! Qu'il rentre l'ami Thorval ! Après tout «Fanhuset», c'est sa maison de campagne, pas la mienne ! C'est notre «résistance» secondaire, à Lucette et moi ! Cela fait trois ans qu'on crèche comme des bibelots dans une vitrine dans cette mesure pourrie peinte en rouge bœuf. Derrière la maison, un bois de chêne vert, et devant, une falaise de cristal qui donne sur la mer Baltique, et et ma Lucette qui baigne dedans ! J'espère qu'il vient avec beau télégramme, cette fois-ci le Thorval ! la loi d'amnistie, cela fait trois ans qu'on l'attend ! Sans ce fichu bout de papier, il ne me laissera jamais quitter le Danemark, le Thorval, des fois qu'un résistant plus zélé que les autres m'attende au coin du bois avec une mitrailleuse. A Paris, les procès expédiés en deux heures ont remplacé les rafales, mais ça vaut guère mieux qu'une rafale, Brasillach, fusillé à trente cinq ans... Un vernis démocratique, et le tour est joué ! Encore un aigle solaire des Lettres Française fusillé en plein vol!

En attendant un autre sort, moi et Lucette, on reste ici confinés comme des «bibelots dans une vitrine... » De toute façon, le Thorval, il ne nous laissera pas quitter le Danemark !

Tout comme Lucette et Céline dans leur maison d'exil au Danemark, des milliards d'êtres humains sont aujourd'hui confinés, voire assignés à résidence. Un mystérieux virus en provenance de Chine s'est en effet invité dans nos vies et nous oblige à rester cloîtrés. Nous pouvons quitter nos pénates, mais à nos risques et périls. Certes, peu de chance de finir mitraillé au coin de la rue. Nous pouvons cependant être contaminé en touchant un objet, une poignée de porte, le postillon d'une personne qui nous parle de trop prêt, qui sait ? Dans un sens, le monde invisible reprend la première place par rapport au monde visible. Le virus «stéphanophore», porteur de couronne, aurait-il un rôle spirituel à jouer ? Celui de rétablir les hiérarchies vraies, les priorités ? Il porte une couronne sur le monde invisible, bref, il règne sur l'invisible.

Tout comme Louis-Ferdinand Céline à Fanehuset, je me coltine des heures d'écriture. Décidez de rester confiné deux heures par jour et vous devenez un écrivain, celui qui ne sait rien faire d'autre qu'écrire devient écrivain. L'écriture *über alles* ! Un jour, j'ai changé de nom comme si j'entrais dans les ordres de l'Écrit : Frédéric est devenu Pierre ; Pierre est devenu Villard Le Prince (le nom d'un de mes ancêtres de l'ouest-lyonnais) lequel est devenu Pierre Villard pour faire plus court et moins prétentieux. Tout comme Louis-Ferdinand Céline à Fanehuset, je me coltine des heures d'écriture ! *Nulla dies sine linea*. Les souvenirs de mon voyage à bicyclette de l'été 2019 retapisse les murs de ma chambre ; les bivouacs, les sentiers parfumés, le rouge éclatant des coquelicots au milieu des champs ! le bleu profond de la mer, et le bout de papier que je gardais accroché au guidon de ma bicyclette. Ce papier sur lequel j'avais écrit en gros caractères : «Louis-Ferdinand Céline».

Bref, un voyage à «la venvole» qui m'a conduit, de bivouacs en bivouacs, jusqu'à la bibliothèque municipale de Kørsor où m'attendait un témoin de l'époque ! Ole Seyffart a rencontré Céline ! Il a aujourd'hui les cheveux blancs mais à l'époque, c'était un gone de huit ou neuf ans. Il accompagnait son papa ébéniste dans les maisons à réparer des

environs, comme cette vieille mesure du XVII^{ème} siècle au toit de chaume, en attente de solides étagères...

Oui, j'avais préparé un bout de papier sur lequel j'avais écrit en grosses lettres : «Louis-Ferdinand Céline», juste pour voir la réaction des gens. Allait-on appeler la Police ? Me jeter en prison ? Me cracher au visage ? Que Nenni ! L'agent de la bibliothèque communale où je venais d'entrer empoigna aussitôt son combiné de téléphone, et de bibliothèque en bibliothèque, je me retrouvais vite à bon port. Kørsor, petit port marchand reclus dans l'«île des âmes». Incroyablement transparent, le Danemark, une véritable vitrine à bibelots ! Ici, pas de malice latine, pas de coups bas, pas de billet sous la table, la transparence totale ! « *Des bibelots dans une vitrine* ».

Je rencontrais un vieil homme à la chevelure blanche... Olé Seyffart dont le second patronyme, Sørensen, contient un « o » barré caractéristiques de la langue danoise. Le «o» avec une barre oblique est une lettre de l'alphabet danois, mais c'est aussi un mot à part entière, un mot qui veut dire « île ». Avec Ole, on échange tout d'abord avec nos regards, puis dans la langue du coeur :

«Vous avez des informations sur cet écrivain français qui a résidé dans la région de Kørsor, après guerre ?» m'écriais-je, d'une voix polie comme un galet. Aussitôt, la brume des souvenirs se dissipa dans les yeux bleus de mon hôte, puis, les fleurs du souvenir se déplièrent les unes après les autres. En écoutant cet homme - qui avait sept ou huit ans à l'époque de sa rencontre avec Céline le Géant - on aurait dit que l'auteur du «Voyage» était avec nous, autour de la table. Voici donc le récit de cette aventure hors du commun.

Incroyable mais vrai ! Je suis l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours ! Ole est un vrai témoin, passeur du feu de la tradition célinienne. Je me souviens de chacun de ses mots, ou presque...

LES MIETTES DE PAIN

«Ce jour-là, j'accompagnais mon père. La guerre était terminée depuis quelques années. Mon père, c'était l'ébéniste de Kørsor. Souvent,

on se déplaçait à bicyclette avec nos outils pour réparer boiseries et charpentes des maisons à bardeaux des environs.

Ce jour-là, nous allions visiter une vieille maison située près de la mer. On a traversé le petit bois, puis emprunté le sentier qui conduit vers la côte. Enfin, on a vu la petite maison. Je suivais mon père sur ma petite bicyclette. J'avais alors huit ou neuf ans.

Lorsque nous sommes arrivés, un homme se tenait devant la maison avec un gros chien. Comme j'avais très peur du chien, l'homme l'éloigna aussitôt puis il s'accroupit face à moi pour se mettre à ma hauteur. On voyait qu'il aimait les enfants, cet homme-là ! Ensuite, il posa son doigt sur sa bouche puis m'invita à le suivre dans l'espace derrière la maison. C'est ainsi que j'ai rencontré Céline. Ensemble, nous sommes allés au bord de la mer toute proche pendant que mon père réparait la cuisine de la maison.

La rencontre suivante fut plus étonnante encore ; l'homme m'attendait avec une glace à la main ! Dans mon souvenir, il y avait mon père qui réparait les boiseries des maisons et des commerces du secteur et il y avait cet homme qui parlait une langue étrangère. Cet homme était un «géant». Et il y avait aussi un gros chien dont j'avais peur.

Une femme habitait également dans la maison. Je me souviens de son sourire et de son calme. La plupart du temps, elle restait derrière le «géant». Lorsque je suis arrivé dans la maison pour la première fois, c'est elle qui gardait le gros chien dont j'avais si peur. Je crois bien.

J'ai vu «le géant» à six ou sept reprises durant cet été 1948.

Mon souvenir le plus marquant, je m'en souviens comme si c'était hier ! Il me fit signe de le suivre entre la maison et la mer, puis, devant les oiseaux, il jeta des petits bouts de pain, ce pain blanc très coûteux que le boulanger lui livrait plusieurs fois par semaine. J'étais fasciné par cet homme qui jetait du pain aux oiseaux !

J'étais fasciné car mon père m'avait raconté l'histoire de Saint François d'Assise peu de temps avant ma rencontre avec «le géant». Lorsque j'ai vu cet homme qui jetait du pain aux oiseaux, là près du portique à linge,

je me suis imaginé que c'était «Saint François d'Assise !». Oui, Saint François d'Assise !

Dans son esprit d'enfant de huit ans, Ole identifia Céline et Saint François d'Assise ! Une belle leçon de chose qui m'invita à ma propre introspection. Je m'identifiais pour ma part au jeune enfant de huit ou neuf ans qu'il était alors. Je m'adressais au vieil homme d'aujourd'hui :

-Votre papa portait un meuble et une plaque de cuisine afin de réparer la maison de Céline ; c'est drôle, le mien vendit notre maison familiale lorsque j'avais le même âge que vous, à l'époque, huit ou neuf ans.

Un soir, je l'ai surpris en pleur derrière les persiennes en bois de la cuisine. Une scène qui est resté gravée dans la petite maison blanche de Bron (commune de l'agglomération lyonnaise), où nous résidions alors. Il se cachait mais je l'ai vu. Il venait de vendre la maison sans rien dire à personne. Toujours des coups de futé. Oui, la maison où je cachais mes trésors, où je construisais mes cabanes, il l'a vendue derrière notre dos !

Je savais que des acheteurs allaient bientôt visiter la maison car j'étais un «enfant-espion» ; j'écoutais aux portes de la maison. Comme tout enfant, je mesurais combien les adultes étaient bêtes, car ils croyaient au «Père Noël», au Père Noël de l'argent, de la grosse bagnole, des honneurs. Et j'étais au courant de ce qui se tramait dans mon dos. Alors, j'avais préparé un piège ! Un piège pour qu'ils tombent dedans. J'avais creusé des trous dans les allées du jardinet. En fait, je creusais souvent des trous pour cacher mes trésors mais cette fois, le trou allait servir de piège. Je recouvrais la surface du trou avec des petites branches et des feuilles, sur lesquelles je soupoudrais quelques pincées de terre. On ne voyait rien, absolument rien. Je voulais que les gens tombent dans mon trou, pas pour leur faire mal, mais pour qu'ils pensent que la maison était hantée et qu'ils renoncent à l'acheter.

Dans la maison de la rue de «la Perle», je cachais mes trésors ! mes perles bien sûr, mais aussi mes billes de porcelaine, mes petits jouets d'enfant. Je ne voulais pas partir, quitter mon jardin et mes cachettes !

Dans la seconde allée du jardin trônait un long portique à étendre le linge, tout comme celui de Fanehuset. Après l'école, j'aimais retrouver

ma mère qui étendait le linge et lui raconter des histoires, les belles histoires que j'avais apprises à l'école !

Ma grande sœur avait quinze ans lorsque j'en avais sept. Mignone avec son petit kilt rouge écossais à carreaux ! Experte en shadok et en «vers de peau». En rentrant de l'école, elle me plantait ses ongles dans mes joues pour en extraire les «vers de peau». C'était sa passion, les vers de peau ! Les jeux des enfants, ça veut dire beaucoup ! ça indique un destin, ça détermine toute une vie ! La preuve ? elle est devenue manucure et moi poète ! Elle continue à extraire les vers de peau sur ses clients, et moi j'écris des vers ! Des petits vers qui riment, non pas des vers de peau mais des vers de mots !

Tandis que je déroulais mes propres souvenirs d'enfance, Ole perdit le fil de la discussion. Il était plongé dans ses propres souvenirs d'enfance qui sautaient comme des poissons au-dessus de l'eau. Il était transparent, sans malice comme le sont les gens du Nord de l'Europe, à rebours des «Narbonoïdes» toujours en train d'embobiner les autres. Il écoutait mon histoire et ne l'écoutait pas. Il reprit sa propre histoire en ricochant sur la mienne :

«La dernière fois que je vis le «Géant», j'accompagnais mon père dans la librairie de Kørsor. Il livrait un petit meuble et une étagère en bois. J'avais posé une grosse couverture sur le triporteur afin que mon père dépose le meuble sans encombre. Nous sommes arrivés à la librairie et avons déposé l'objet dans l'arrière-boutique. Le libraire me dit : tu peux regarder dans cette étagère, il y a des livres pour enfants !

Quelques instants plus tard, la clochette de la porte tinta. Deux hommes entrèrent. Ils venaient acheter des enveloppes et du papier. C'est alors que l'un d'entre eux s'approcha de l'étagère puis, touchant l'ouvrage avec le bout de ses doigts, s'écria : «c'est du beau travail !».

J'étais fier, très fier car celui qui avait réalisé l'étagère, c'était mon père ! L'un d'eux était habillé avec de très vieux habits, c'était Céline !».

J'ignore le nom danois pour désigner ces vieux oripeaux que l'on use jusqu'à la corde. Céline en portait toujours des oripeaux, un vieux manteau, un vieux châle, le style «guenille» urbain. Oui, dans le «parlé»

«brondillant» de mon enfance, on appelle ces vieux habits des «guenilles». Et je précise, «brondillant» vient de «Bron», une commune située près de Lyon. Par métonymie, le mot désigne aussi les gens qui les portent, clochards ou non, mais qui aiment se recouvrir de vieux habits usés.

Dans mon enfance, les «guenilles», c'était pas forcément des pauvres, ça pouvait être des personnages du quartier ! La vieille dame au chat au fond de la rue de la Perle, là, juste après les Peduzzi. Elle était bien une guenille avec ses douze chats et sa maison remplie d'écuevilles ! On faisait tomber une balle chez la femme au chat, et alors on avait peur de sonner à la porte !

Les «Paties», c'était bien des guenilles aussi ! Ils sonnaient aux portes des maisons pour récupérer les vieux habits et les vieilles choses, les vieux meubles... Ils n'étaient pas méchants mais on disait qu'ils emportaient les enfants pas sages, ceux qui faisaient des bêtises ! Ils n'étaient sans doute pas méchants mais ils faisaient peur aux enfants. Je me souviens du bruit du camion qui passait dans la rue mais je ne crois pas en avoir jamais rencontré, des Paties. J'ai entendu plusieurs fois leur camion passer dans la rue. Ils n'étaient pas méchants mais on disait toute sorte de conneries aux enfants pour ne pas qu'ils fassent des bêtises.

Je me souviens du bruit du camion qui passait dans la rue. La rafle imaginaire des enfants pas sages. Je me souviens du bruit du camion. Je me souviens. Il est l'heure de rentrer dans mon abri de jardin...

FÉERIQUES INSTANTS !

De retour dans mon abri de jardin, je fis bouillir les légumes cueillis entre les galets ronds de la plage voisine ; ces «strandkaal» comme on dit en danois. Comment les décrire ? Etrange mélange de symbolique, ces choux verts qui poussent dans le sable ! Soudain, une bonne odeur remplit l'abri de jardin, une bonne odeur de choux de campagne qui me transporte par l'odorat dans la Bourgogne de mon enfance. Somnolence dans les vapeurs de la cuisine bercé par les moments féériques de ma

journée ; ma rencontre avec Ole ; mes propres souvenirs d'enfance, tout cela tisse le rêve éveillé de la journée.

Au fond, tout commence toujours en rêve, le rêve c'est l'antichambre de la réalité ! Si Céline n'a pas été criblé de balles, c'est peut être grâce à un rêve, un simple rêve ? Elle vit en rêve un grand mur de fusillés ; oui, un lieu où l'on fusillait des prisonniers. Son mari, Céline, n'y figurait pas. C'est ce rêve qui, paraît-il, décida le couple à prendre la poudre d'escampête ! Fuyons, fuyons aussitôt en Allemagne, puis au Danemark ! Je parle de Lucette et de Louis-Ferdinand Céline, le célèbre écrivain maudit d'après-guerre. Le couple a résidé dans les parages. C'est dans une de ces mesures qui tiennent à peine debout qui semblent escorter le littoral. Un petit danois de huit ans, Olé Seyffart, a rencontré à plusieurs reprises Louis-Ferdinand Céline dans cette mesure.

Tout cela, vous le savez déjà, chers lecteurs. Mais dans laquelle de ces maisons eut lieu la rencontre entre Ole et le Géant ? Lequel de ces pavillons danois au toit de chaume qui ponctuent la côte danoise ? Peut-être celui-là, entouré de vignes et légèrement plus trapu que les autres ? Peut-être celui-ci dont la cheminée penche du côté de la mer ? Ou encore cet autre en lisière d'un champ et d'où part un sentier qui mène à la mer ? En fait, les maisons de bois qui défilent à perte de vue le long de la côte se ressemblent toutes. Leur forme carrée ressemblent aux cabines des chalutiers amarrés sur la côte, les cheminées des maisons, alors là, on dirait plutôt la pipe d'un capitaine !

Au dessus, les ciels pluvieux qui tournent au-dessus du cap rivalisent de gris avec les mouettes saoules qui résistent au vent à grands coups d'aile. Après la pluie, demain, après demain, je partirai à la recherche de la mesure décrite par Céline dans ses romans. Est-elle si inconfortable qu'il le dit ? Est-elle petite comme mon abri de jardin, sobrement meublé.

Le désordre apparent des petits meubles et des objets anciens prennent tout-à-coup un ordre symbolique. Je me retrouve dans un tableau de Wilhelm Hammershøi. Il paraît que le célèbre peintre danois venait passer l'été avec des amis sur cette plage, et ils dansaient nus sur la plage ! La chaleur estivale rend ici toutes choses flottantes et presque irréelles. Je comprends que l'on veuille danser nus sur les grèves

ensablées avec les farfadets des feux de camps et les fées Morganes des soleils couchants ! On devine à peine la silhouette des îles dans le lointain de la brume, mais on peut en effet se dire qu'il ne s'agit que d'un reflet, d'un grand vol d'oiseau à basse altitude, ou bien de la trame d'un rêve. Les rêves jouent un rôle dans nos vies. Sans le rêve prémonitoire de Lucette, Céline aurait peut être été exécuté comme un chien ou poussé au suicide.

Les méthodes des résistants, surtout les résistants de la dernière minute, étaient d'une cruauté sans limite, femmes tondues, humiliations publiques, viols, rafales intempestives... Et les villes écrasées sous les bombes, l'Allemagne amputée d'un tiers de son territoire. Je cherche à comprendre, à lire, à relire.

Mais les livres, ils sont écrits aussi par les démocrates. Il faut bien chercher pour en trouver des livres honnêtes sur cette période-là. Un livre de Max Gallo, par exemple. Les «Patriotes» évoque l'ambiance presque palpable, avec son côté glauque et inéluctable, désespéré et désespérant. L'on y recroise des auteurs comme Rebatet, Brasillach, Céline, et autres acteurs politiques de la France pro-Europa. Il y a également une belle histoire d'amour, comme il se doit, forte et tragique elle aussi. Tout existe et n'existe pas, tout est bancal, mal posé... Tout est pareil. Ô ange des désirs perdus... et cette blessure, dont je meurs !

Ces auteurs vivaient une autre époque, c'est-à-dire une autre *fréquence* ; ils étaient encore hantés par la loi naturelle, l'idée toute sotte que la terre tourne autour du soleil et que le mariage est l'union d'une femme et d'un homme. Ces auteurs sentaient monter en eux l'aurore rougeoyante de l'Europe Nouvelle. Une grosse erreur, sans doute, mais eux, il ne le savait pas. Bruxelles scande une «Europe slogan», une Europe bilan. L'Europe était une foi ; c'est devenu une donnée statistique, une courroie de transmission liée à des rouages, eux-même liés à d'autres rouages, eux même liés à d'autres rouages.

Les banques dirigent le monde, peut être. Elles ont besoin d'agents commerciaux pour faire leur travail, comme l'agent Macron. The Young Leader. C'est un «libéral» qui, comme tel, ne reconnaît pas l'existence des peuples mais seulement des individus. Dans dix ans, il restera dans

nos mémoires comme le doigt coincé dans la porte. Alors que les hommes de cette époque, les Rebatet, Brasillach et Céline, brillent déjà comme des étoiles dans le ciel de la littérature française.

La figure de Brasillach représente ce que je préfère (à tort ou à raison) dans cette galaxie d'écrivains du vingtième siècle. Non pas les idées, mais le courage. Le courage aristocratique de rester debout, face à l'adversité et jusqu'au peloton d'exécution. Debout jusqu'au bout. Semper fidelis. Et puis, j'ouvre un livre de Brasillach, je lis une phrase, n'importe laquelle. Elle tinte comme une clochette, puis les sons se promènent dans l'âme en échos merveilleux et réveillent des mémoires anciennes. Tout se passe comme si mon âme se souvenait d'un événement ancien, fort ancien. Ce n'est pas le moi qui se souvient, mais l'âme, un peu comme la radiographie d'une action passée. Le matin d'un monde aujourd'hui disparu. On en peut pas être à la fois l'homme du matin et l'homme du nouveau. En ouvrant un livre de Brasillach, un peu par hasard, on se découvre «homme du matin». Le matin des ressouvenances.

RABELAIS EST DE RETOUR !

Je sais que des yeux experts se posent en ce moment sur ces lignes. Les yeux avertis de Céliniens confessionnels brillants de mille anecdotes sur la vie de Céline, réelles ou imaginaires, publiées ou non, ces anecdotes qui s'échangent sous le manteau des initiés comme des proportions d'une géométrie sacrée. Ils se demandent bien qui est cet énergumène qui nous les titille avec son Céline au Danemark ! Je veux dire à mes lecteurs : je vous vois faire les quatre cent pas dans vos appartements, confinés, rêveurs, soucieux. Vous refaites le monde entre vos quatre murs. Comment en sommes-nous arrivés là ? La théorie de la chauve-souris porteuse de couronne, la virale stéphanophore, elle m'inspire un sourire, un retour à l'enfance, une parodie de comptine en bonne et due forme !

«Une chauve-souris, qui planait dans l'air !

On l'attrape par la queue,

on la montre à ces Messieurs !

ces Messieurs nous disent,

trempez la dans l'huile ! trempez dans l'eau !

ça fera un beau virus tout chaud !»

Une comptine lancée aux oreilles de ceux qui savent ! Ça en dit plus que des controverses et des tableaux statistiques ! Ça peut même ouvrir une brèche dans les murs de nos confinements mentaux qui, à la fois, nous protègent et nous emprisonnent. Pouvez-vous, chers lecteurs, apercevoir le bleu de la mer Baltique dans la brèche ? La vieille mesure sous les chênes verts et la crique ceinte de coquillages, parvenez-vous à l'apercevoir ? La silhouette guillerette d'une femme qui étend son linge en sifflotant, et la guenille qui jette des miettes de pain aux oiseaux ? Pouvez-vous les voir ?

Si vous parvenez à voir ces silhouettes, à entendre le chant de crécelle d'un faisan dans le lointain, le ressac tranquille de la mer, c'est que mon texte n'est pas brèche perdue, n'est pas totalement vain ! Tout le reste, les dimensions du roman célinien, les théories esthétiques, ce sont des trucs d'esthètes du raisonnement. Soyons «résonnants» plus que raisonnant. L'homme qui écrit ces lignes n'est pas un de ces «céliniens» confessionnels. Croyant du célinisme, peut être, mais non pratiquant.

J'aime entendre la petite musique célinienne dans les phrases qui grincent dans le texte comme des vieilles portes dans un château. Quant à la réputation sulfureuse de l'écrivain mis à l'index après guerre, on en soupe depuis des décennies ! On finit même par y adhérer à des degrés divers. Inutile d'y revenir. Lorsqu'on se place du côté de l'Histoire écrite par les vainqueurs, Céline a perdu sur toute la ligne.

Certes, les rafales de revolver n'ont pas criblé sa peau, mais les rafales médiatiques, elles, ont criblé son personnage et son aura littéraire. On cherche à enterrer Céline, mais, comme le Crucifié, il ressuscite à chaque fois qu'on cherche à l'enterrer dans l'oubli, dans les non-

commémorations, les bouderies du système. Pour ma part, je laisse les non-dits politiques - défavorables ou favorables à Céline - au placard. Ce qui m'intéresse, c'est de résonner avec une œuvre et non de raisonner *sur* elle.

Ouvrir un roman de Céline, c'est entendre une sorte d'instrument ancien, désuet, une viole de gambe de troubadour médiéval. Le langage imaginé, paillard, hirsute de François Rabelais revient en force comme un mouvement de balancier. Céline est au roman ce que Van Gogh est à la peinture, le maître de l'expression. Il fait danser ensemble la langue orale et écrite.

Nous savons comment le divorce est apparu. Les rois voulurent inventer un nouveau «latin». Le but était de faire du Français la langue diplomatique de l'Europe. Pour ce faire, on allait sélectionner le lexique comme on sélectionne des bestiaux. On a fabriqué une nouvelle langue, sans substrat populaire, une langue pour diplomates et ambassadeurs. On imposa dans le monde entier les mots «étage», «bagage», «chauffeur», viatiques de ces ambassades qui sillonnaient d'un bout à l'autre l'Europe de Louis XV.

Mais l'argot populaire relégué dans la case « ignoble ». Céline, lui, il a fouillé dans la poubelle ! Sa patrie parigote, elle danse dans ses romans ! C'est la petite voix de Courbevoie qui compose la musique célinienne ! Il a semé des graines d'oralité dans la langue écrite, notre bon «Père Sperm» ! Lorsque tu roules en «blablacar», tu sais pas que tu parles du Céline ? Le «blabla», c'est lui qui l'a inventé ! Il en a fait des trouvailles et des coups de balai dans le langage, il en a donné ! L'élision de la préposition «à» dans «D'un château (à) l'autre», c'est du Céline ! Retirer une particule, pour un aristocrate, il fallait le faire, quand même ! Il a fait tenir la langue nomade dans le papier sédentaire, l'orpaillageur des rivières argotiques ! Résultat, les mots chuchotent à notre oreille comme des cigales ! Tu as un roman de Céline à la maison, autant dire un magnétophone chamanique, une absinthe à légendes ! Oui, mais la trame narrative, l'intrigue, la geste des personnages de ses romans ? Décevante, banale, pauvrete, vous ne trouvez pas ?

Pour moi, Céline est un styliste génial mais un romancier décevant. Ses personnages, Bardamu, des peaux de chagrin, des silhouettes ! des simulacres de lui-même. J'avance même l'hypothèse que le peu d'incarnation de ses personnages ne serait pas due au hasard ; elle serait même intentionnelle ! Les personnages de Céline sont à chercher dans la vie et les vies de l'auteur. Lucette, le chat Bebert, les oiseaux, les voyages, la Mer Baltique «*mer sépulcrale, où les rares bateaux sont des cercueils*»... d'où la propension à la posture théâtrale, aux vêtements de scène, des louis d'or cousus dans la couture du veston.

En traversant une Allemagne à feu et à sang pour rejoindre le Danemark, on raconte en effet que Céline était revêtu d'un gros manteau à la couture intérieure lourde de pièces d'or ! Gilet-part-crêve, gilet pare-balle ? Avec Lucette en nymphe Ariane, il fuit le Minotaure qui court dans le labyrinthe de l'Europe ! Ce chemin de croix à travers l'Allemagne allait finalement conduire notre Céline au Mont Golgotha, à la prison de Copenhague, puis à la «*Mise au Tombeau*», la maison au bord de la mer Baltique... avant la résurrection de Meudon.

Sur un total de sept années d'exil, Céline en passa trois dans cette mesure du bout du monde. Cette mesure sur laquelle planent bien des légendes, nous l'avons retrouvée ! Oui, nous l'avons retrouvée à la faveur d'un voyage à bicyclette au long cours ! En quittant la France, la mission où je m'étais investi, c'était de quitter la fournaise estivale. Insupportable la chaleur. J'allais traverser le petit royaume du Danemark à bicyclette. Je savais à peine où Céline avait connu l'exil. Le Danemark, oui, mais où exactement ? Une incroyable *cadena aurera* de rencontres allait me conduire à bon port. Comment suis-je parvenu à retrouver, à dos de bicyclette, la mesure à moitié engouffrée dans l'oubli des Hommes ?

Pour narrer au mieux cette aventure incroyable, cette enquête policière du diable, remontons le cours des étapes qui précèdent ma rencontre avec Ole. Ces étapes qui furent autant de contacts avec le sol danois, les îles mystérieuses qui égrènent son littoral ; avec les légendes nordiques qui résonnent entre sol et soleil.

CHEMINS ET BICYCLETTE

Le sentier de terre damée qui serpentait entre les hautes herbes me conduisit devant une sorte de mausolée. Je ne comprenais rien à l'épithète gravée en vieux danois qui ornait le mausolée en face de moi (mais appris plus tard qu'il s'agissait de la vieille tombe du gardien du phare). La rumeur de la mer se faisait à chaque instant plus précise. À travers le feuillage des grands pins, le bleu de la mer laissait passer quelques moutons d'écume, à la blancheur éclatante.

Je savais, depuis la veille, qu'un «shelter» se trouvait dans les parages immédiats. «Shelter», «shelters», c'est quoi au juste un «shelter», un moustique des latitudes nordiques ? Un animal sauvage ? Simplement, un abri public pour les randonneurs de passage. Il était là, comme un animal peureux, gîté quelque part sous un feuillage, sous un rocher, chalet à demi enterré dans le sol, la toiture recouverte de lichen. En scrutant les alentours, je parvins enfin à discerner ledit shelter, là, juste en contrebas de la falaise ! Sur une butte de terre juste au-dessus de la plage, un balcon sur la mer.

Un randonneur m'avait devancé ce jour-là. Il avait planté sa tente devant les pierres encore chaudes du feu de camp. Nous n'allions pas tarder à faire connaissance, à déballer de nos sacoches, nos quignons de pain et nos anecdotes de voyage. J'allais vite apprendre ce que signifie le mot danois "bål" (prononcer "bôl"): feu de camp entouré de gros galets. Le coin du feu, la fatigue musculaire, la mer plate, un bivouac inoubliable. Puis, le soir qui tombe, lentement, éclairé par les flammèches jaunes et rouges du feu de camp.

De l'autre côté de la mer, le bras de terre que l'on discernait à peine, c'était la Suède ! Elle exposait ses habits dentelés de calcaire. Ses plages longues et ses forêts s'étalaient comme une dentelle froissée par le relief. Selon mon compagnon de fortune, la ville d'en face s'appelait Helsingør. Une petite ville campée dans le golfe éponyme. En regardant à l'Est, la côte suédoise voisine et la côte danoise semblaient se toucher comme les oplates que l'on cherche à faire se joindre, si bien qu'un véritable effort était nécessaire pour les discerner l'une de l'autre. Je trouvais ce chevauchement optique fascinant !

Juste avant la tombée de la nuit, je descendis les marches de notre promontoire à l'aide d'un morceau de corde accroché à un arbre. Enfin, je mis le pied sur la plage. Je marchai ainsi dans le couloir de sable pendant au moins une heure puis enjambai de gros rochers jusqu'à ce que j'aperçoive une épave à demi ensablée sur la grève. J'inspectai le squelette de la barque qui ressemblait à la coquille d'un mollusque. L'analogie était si frappante qu'elle se transforma en une leçon de choses... L'un des plus beaux objets jamais créés par l'homme - une barque à la loupe de bois - calquait, pour ainsi dire, la forme de la coquille de mollusque. J'étais sur une plage incrustée de coquille et la barque retournée aussi était une coquille, calquant parfaitement sa «concrétude».

Le lendemain matin, je m'approchai du but. Cela était d'autant plus incroyable que je n'en sus rien moi-même. La seule chose perceptible, c'était la chaîne d'or des événements - celle-là même que l'on appelle injustement le «hasard» - qui filait entre mes doigts comme la chaîne d'une ancre...

L'ABRI DE JARDIN

En effet, après plusieurs jours de voyage à la «venvole», je me retrouvai dans l'Ouest de la grande île de Seyland, à l'extrémité d'un bras de terre entouré par la mer... Un gros orage allait éclater ; je trouvai un refuge providentiel dans un abri de jardin abandonné, près d'un voisinage discret et souriant. Il allait me permettre de déplier des souvenirs, et de m'ouvrir à d'étonnantes rencontres...

Un refuge dans un abri de jardin au bout d'un étroit bras de terre entouré par la mer. J'aime cet endroit abandonné et pourtant accueillant. J'aime les vieux tapis qui jonchent le sol. Et la fenêtre ronde, en haut, qui tel un hublot de bateau donne vers la mer.

Les changements de ciel sont extraordinaires. En fermant les yeux, on se croit sur le pont d'un navire pendant qu'un orage joue de l'orgue en haute mer.

Quelques arpents de terre plus bas, c'est la plage, à la fois ouverte et fermée sur le ciel comme un coquillage. J'ai cueilli ce matin quelques grandes feuilles vertes qui poussent dans le sable. J'en ai rempli une pleine sacoche. Les paysans du coin appellent cette plante pélagique "strandkaal", le chou des plages. Ensuite, j'ai joué à "saute caillou" et le jeu d'équilibre sur les rochers émergents me rendit pareil aux pigeons ramiers qui se déhanchent dans les vents contraires. Tout autant que le spectacle des lames de la mer sans cesse recommencé, ce jeu d'adresse déclenchait en moi la ressouvenance des moments heureux de l'enfance.

Cette passerelle de bois plantée dans le rivage me rappelle le couloir de ma « maison chérie de Lyon », ce parquet sur lequel j'aimais tant plaquer mon oreille et jouer avec mes soldats de plomb. C'est drôle, d'imaginer une maison dont il ne reste que le couloir suspendu au-dessus de la mer ...

En sautant sur les rochers à pas de géant, je repère les plus beaux galets aux couleurs pastel. J'aime passer la paume de ma main sur ces cailloux chauffés par le soleil de midi ; lisses comme des œufs, compliqués tels des ossements. Ce matin, un gamin des environs est venu à moi et m'a donné une "Kridt", grosse craie de calcaire avec laquelle il dessinait sur les rochers plats de la plage. Je cherche un motif pour le dédier à la mer, aux oiseaux et à la fille de mes poèmes.

Je demandai à l'enfant le nom de l'île visible à l'horizon. L'enfant parlait anglais et comprit ma requête ; cependant, il me répondit dans sa langue maternelle : *Det er ikke en øe, det er et fatamorgana*, une phrase qui peut se traduire par : « Ce n'est pas une île [que tu vois à l'horizon] mais une fée morgane » ! Ce n'est que plus tard que je compris le sens de l'expression « fatamorgana », qui désigne une « illusion d'optique », l'effet miroir qui apparaît parfois à l'horizon pendant les fortes chaleurs.

Porté par cette découverte linguistique, j'ai rejoint mon abri de jardin. Une fée celtique passe incognito dans la langue danoise ; ma vie enchantée par une fée. Ma plus incroyable découverte, la plus inattendue, celle de toute une vie peut-être, a eu lieu hier...

Ce que j'écris là, je l'écris à cette fée, et à travers elle, aux enfants des écoles, aux enfants du monde entier qui, un jour peut être, entendront l'histoire de ma découverte. Le jeu de saute-moutons, ricochets des ondes sonores d'un cœur à l'autre, d'une génération à l'autre, j'adore ! C'est comme si l'enfant que j'ai rencontré avait attendu, assis sur le rocher, pendant presque un trois-quart de siècle, pour me raconter son histoire. Ce qui suit, il me l'a raconté avec ses yeux bleus et sa voix qui tremblaient comme la surface de la mer. Je n'en ai perdu aucune miette.

LA TRÊVE DES CONFISEURS

Comprendre l'autre, se mettre à son écoute sans essayer de le convaincre. Relire Brasillach, Rebatet, Céline, non par nostalgie envers un passé révolu mais pour mieux comprendre le moment historique que nous traversons, pour mieux repérer l'étape du déclin. Déminer les pièges idéologiques. Lutter contre l'historiquement correct lorsque c'est possible. Je remarque que les injonctions shoatiques dans ma génération ont fait leur apparition en même temps que l'arrivée des cornflakes au petit déjeuner. Les cartons remplis de cornflakes ont remplacés les tartines beurrées et la confiture de grand-mère. Etrange synchronicité. Le mondialisme utilise le Cornflake et la Shoa comme nourriture sublimatoire tout comme le nationalisme utilise le centralisme autoritaire.

En effet, les nationalismes d'hier cherchaient à conquérir le monde entier, aujourd'hui le mondialisme envahit les nations, en absorbe les souverainetés économiques, sociales spirituelles, avec ses intraveineuses tentaculaires. Comment échapper à ce terrible mouvement de balancier qui nous fait osciller d'une guerre à l'autre ? L'internationalisme contre le nationalisme, le nationalisme contre l'internationalisme. Déjà, commencer par prendre le risque de sortir de nos confinements mentaux, la pensée unique, l'histoire unique, quitter nos idées remplies d'amiante idéologique. Respirer l'air pur, retrouver le goût des fraises.

L'antiracisme, religion du XXI ème siècle ! Et combien de séminaires, de prêtres ? Très peu en réalité mais occupant les postes-clés. Ni trêve, ni confiseur ! Cette période de la guerre reste un tabou absolu. Entre le

National-Socialisme et l'International-Capitalisme, son symétrique contraire, Brasillach avait fait un choix. Aujourd'hui, nous sommes parvenus à l'international-Capitalisme, que du bonheur ! Les principes silencieux de la patrie sont oubliés et les opinions claironnées du mondialisme, les « valeurs de la république », on nous en chante à longueur de journée. Moi, je n'ai pas vécu la période de la guerre. C'est tout ! A lire Céline, on en arriverait presque à croire que les collaborateurs étaient aussi des résistants, et les résistants des collabos. Tout dépend du point de vue où l'on se place. Cela, c'est dur à admettre 75 ans après les faits !

Gladys, ma chère tante lyonnaise, m'a aidé à y voir plus clair. Elle m'en a parlé, des « résistants » ! des voleurs de poules et des excités de la gâchette ! Gladys, elle, ne mentait pas comme la terre ne ment pas. Elle m'a dit que les résistants qui se cachaient dans les Monts du Lyonnais, c'était pas tous des héros ! C'était même les dix plaies d'Égypte, le vol de sauterelles qui ravageait les récoltes. Parfois, ils menaçaient les paysans qui refusaient de livrer le poulet. Les paysans, ils préféraient les soldats allemands, parce que les boches, au moins, ils payaient ! Les boches payaient, les résistoches pillaient ! Gladys, ma chère tante, elle m'a dit que dans la résistance, il y en avait de la belle saloperie. Le diplôme le plus élevé de la résistance, c'était de tirer dans le dos d'un soldat allemand. Ca entraînait des représailles ! dix otages pris par hasard, dix paysans innocents fusillés, les tripes à l'air.

Les paroles de Gladys, je m'en souviens comme si c'était hier ! Je me souviens aussi d'une histoire racontée par le poète René Char dans un de ses livres. Les Allemands tenaient en joue un des amis du poète. René Char et ses amis étaient cachés dans les parages et témoins de la scène. Il aurait suffi à Char de donner l'ordre d'appuyer sur la détente pour sauver cet ami mais il ne tira pas. Tirer aurait rimer avec dix otages exécutés. Tous les résistants n'eurent pas ce scrupule. Il y avait beaucoup de résistants à gloriole, les « petits chefs », le chef de la cour de récréation qui prend une tête de turc pour se le faire. La brimade, ils savent bien faire, les « petits chefs ». Pour conduire au suicide les poètes des cours de récré, ils savaient s'y prendre !

Les résistants, pas tous pourris ! un héros pour dix crapules, peut-être ? Au lycée, on nous fait croire que l'Histoire est peinte en noir ou en blanc. Le «gris», ils connaissent pas, en Histoire ! La religion des profs, c'est l'antiracisme. Ils cherchent dans nos bouches le mot «race» comme des dentistes cherchent la dent pourrie, la carie. Lorsqu'ils la trouvent, la dent cariée, ils ne la lâchent plus. Ils ne vous lâchent pas la bouche jusqu'à l'extraction. Ils sont là avec leurs doigts crochus agrippés aux mâchoires. Ils s'installent dans votre bouche, on ne peut même pas leur cracher dessus, ni s'débattre ! Votre instinct de survie vous fait fermer la bouche, leur mordre les doigts, mais c'est trop tard, la tenaille occupe déjà toute la place. Vous finissez par accepter, par acquiescer d'un signe de la tête. Vous finissez par dire qu'il n'y pas de races, de différences. Un noir et un blanc, c'est pareil ; un nain et un géant aussi, un dromadaire et une étoile filante. La seule différence qui existe entre les hommes c'est celle qui sépare les juifs des goyim. Mais pour dire cela, il faut être juif. Si vous êtes goyim, retour à la case départ, on va vous traiter de raciste ! Alors, pour ne pas être suspecté, vous finissez par voter Zemmour, comme cela vous votez à la fois pour un juif et un patriote, que demande le peuple !

Vous finissez par rêver leurs rêves, à vos dentistes de profs. L'antiracisme, les droits de l'homme étranger, le métissage laïc et obligatoire, le plus de la même chose comme horizon métaphysique. Le but de la vie, la «légende personnelle», oubliée, aux chiottes ! Une fois qu'on l'a trouvée, sa «personne de légende», pourtant, ça change la vie. On ne traîne plus son rêve comme une honte, mais comme la voile toute ouverte d'un navire. Les poètes ont écrit des choses, des ressouvenances de l'âme qu'on appelle poésie. Aujourd'hui, les poètes, ils crèvent la dalle. Ils sont transparents, ils n'existent pas dans le cloaque matérialiste. L'homme libéral rêve sa vie, l'homme traditionnel vit son rêve. Nous traversons une période où les premiers raillent les seconds d'être des «rêveurs», alors que c'est exactement le contraire. Inversion totale des réalités : le soleil tourne autour de la terre. Les libéraux rêvent d'un monde sans frontière, c'est beau le monde sans frontière ! On peut rêver sans entrave. Ca commence comme un rêve, le mondialisme, et ça finit en queue de cauchemar, un virus dans le cul. Les modernes, ils sont tristes, au fond. Ils ont une piscine, une bagnole, une

villa sur la Côte d'Azur et après ? Que des bonheurs tristes. Pour eux, la démocratie libérale serait la fin du risque de vivre, la fin de l'Histoire. Ils n'ont que cela à la bouche : la démocratie.

Lucien Rebatet, il en a parlé de la «démocratie», et en termes exacts. Il estimait qu'«en-dessus d'une certaine latitude, la démocratie ne fonctionne pas». Elle fonctionne à peu près bien dans les pays scandinaves à la faible population et de mentalité protestante. Le Danemark c'est le modèle ! mais en-dessous d'une certaine latitude, la démocratie, ça ne marche pas ! C'est les billets sous la table, la petite clique de notables qui dirigent le peuple. Plus tu descends en latitude et plus c'est bancal !

Tu descends, les Pays-bas, ça marche encore pas mal. La Belgique, c'est déjà un peu bancal, ensuite, la France, c'est autre chose. Et encore en France, t'as des degrés. Au-dessus de la Loire, ça passe encore; en-dessous de la Loire, les «Narbonoïdes», comme dit Céline, attention les dégâts, des rusés, des trafiquants d'organes. Oui, parce que Narbonne, c'est la ville de Léon Blum et qu'il n'aimait pas Blum, alors les «Narbonoïdes», ce sont ceux qui vivent en-dessous de la Loire, des dépravés, des sous-français. C'est pas un géographe, le Céline ! c'est un raconter de fables, lui aussi c'est une sorte de tartarin breton qui vous embobine avec des histoires à dormir debout...

UNE PLUIE DE DIAMANTS

La maraude en bicyclette, c'est la plus belle école de la vie ! On explore les coulisses des pays, on brise les clichés. Encore mieux que les livres ! Le langage des fleurs, des ciels zébrés de nuages, les averses subites, des oiseaux qui chantent.

Déconfinement radical ! Je ne parviendrai jamais à faire le tour du monde, mais je découvre des lieux où *souffle l'esprit*, des lieux ceints de poésie. Le rêve dont notre monde est la projection imparfaite, celui qui sommeille en nous comme un ours hibernant. Son moi onirique, c'est quoi au juste ? C'est sa «légende personnelle», sa «métaphore vivante», sa véritable personnalité métaphorisée, prisonnière de nos faux «moi»,

ces «prétendants au trône» occupants le Palais d'Ulysse parti à la guerre.

On la rencontre parfois, sa légende ! Elle résonne dans des petits événements de la vie, pas toujours dans les grands projets qui ne marchent jamais comme on veut. Comme tout à l'heure, là, devant mon abri de jardin. Tout à l'heure, alors que le rideau de la pluie venait de se refermer, un merle se mit à chanter dans la ramure du grand arbre voisin. Tandis que le rideau de pluie se refermait, son chant ouvrit un rideau de musique qui me remplit de nostalgie. Dans la langue des gens du pays, merle se dit «solsort», le «noir soleil». Dans le trou de verdure, l'oiseau fait résonner les cordes de l'Orphée solaire. Moi, je ne fais que lui prêter le violon caché de mon poème. Et son chant bleui de torsades aiguise les dernières gouttes de la pluie qui s'achève. Ô comme les feuilles vitrées du cœur reflètent les plus hautes rivières du ciel !

Et si le chant du merle était une invite à explorer notre moi onirique ? notre intériorité obscure ? comme son nom local le suggère. Le chant du merle joue de la harpe avec la trame du monde, les feuilles, les gouttes de pluie. Un chant, un réenchantement, la vie renouvelée qui ouvre de nouvelles serrures, ces articulations avec l'invisible dont on ignorait jusque là l'existence. Sans émerveillement, la vie se réduit à une fonction, à un mécanisme, un projet ; avec l'émerveillement, la vie devient une aventure.

Les voyages à bicyclette, ça libère des intraveineuses du sédentaire bedonnant ! Ils nous pompent l'âme, ces ordinateurs, ces téléphones, des fils partout, des fils qui ponctionnent notre cerveau ! Il y a toute une armée de termites branchée sur nous, qui vampirise nos souverainetés réelles, nos vraies libertés ; il ne reste plus rien que des spectres. Notre époque de termites de faux plafonds ne peut que difficilement comprendre ce que veut dire le chant d'un merle, le moi onirique qu'il réveille en nous, les ressouvenances d'âme, c'est la beauté de la vie ! Savez-vous comment Ernst Jünger appelait son ami Céline ? Il l'appela une fois «merle» ou «merlin». En fait, on est allé voir Jünger après guerre et on lui a demandé s'il était vrai que Céline avait tenu des propos antisémites. Il lui aurait demandé de fusiller les juifs. «Pourquoi ne faites-

vous rien contre les juifs ?» s'écria Céline en tapant du poing sur la table de son bureau. Le journaliste insiste et Jünger, refusant d'accabler Céline plus qu'il ne l'était déjà, prétendit que son visiteur n'était pas Céline mais un certain «Merlin».

Dans la mythologie celtique, le merle n'est-il pas symbole de métamorphose, l'oiseau qui a le pouvoir de changer d'apparence ?

LA PLAGE DU «GÉANT»

Je quittais un moment mon abri pour rejoindre la plage d'après la pluie. Une plage presque immaculée découverte à travers les arbres, blanche de sable comme une page éditée aux éditions du ciel et de la mer. La mer, avec ses longues traînées noire et grise de mascara ressemblait au visage d'une femme baignée de larmes. Des heures durant, je marche à l'intérieur de ce regard à la fois triste et beau de l'onde bouleversée par l'orage ; on dirait que mes jambes entraînent avec elles de longs voiles mouillés des ondines du rivage. Pour dire «*marcher dans l'eau*» ou «*barboter*» comme le font les enfants qui ramassent des coquillages ou s'amuse avec le sable, les Scandinaves utilisent le verbe «Soppe», un verbe qui n'a pas d'équivalent exact en français.

Les roches affleurantes dans le sable scintillent de mille feux, ceux des vagues de la mer, du souvenir de la pluie de midi, de ceux de l'enfance reflétée par le soleil couchant. Demain, je les recouvrirai de dessins avec ma craie de trottoir. J'écrirai des mots en français que personne ne comprendra ou les recouvrirai de dessins d'enfant. Mais pour l'heure, je m'amuse à faire des piles de galets qui tiennent en équilibre comme on le fait au bout d'un pèlerinage.

Il se fait tard. On dirait que les ombres cachées sous les roches attendaient ce moment pour recouvrir le sable. C'est le soir qui déverse son vin sombre dans l'onde. Une brise légère chargée d'embruns rafraîchit mon visage. Je remonte les arêtes du talus qui sépare la plage de la terre ferme. En remontant, je remarque que le bandeau de terre brune du rivage, perclus de trous d'oiseaux, ressemble étrangement à une flûte traversière. Les oiseaux qui nichent sur la côte attrapent

toutes sortes d'insectes volants avec une agilité incroyable. Les gens les appellent des «landsvaler». Ce sont des hirondelles de mer. Je n'avais jamais vu pareils oiseaux qui creusent des petits trous dans le rivage comme les serruriers creusent des trous dans les portes des maisons.

À mesure que je m'éloigne du rivage, le bruit des vagues ne devient bientôt plus qu'une rumeur. Je me retourne pour observer l'horizon peuplé d'îles lointaines et me dis qu'elles ne sont, elles aussi, qu'un rêve dessiné à la craie par des enfants.

Le chemin qui serpente au-dessus du hameau est escorté par un brouillon de plantes diverses, ronces fournies, sombres orties parsemées de millepertuis, petites plantes à fleurs d'un bleu profond que l'on appelle ici des «Slangehoved» ou «têtes de serpents», mais aussi ombellifères aux larges feuilles vertes où tournent de grosses fleurs rougeâtres nommées «Rodhestehov» ou «sabots rouges de cheval»...

Les papillons gravitent autour des rares fleurs tels des étincelles. Ils achèvent l'œuvre de la nature en apportant les dernières touches de peinture au brouillon des hautes herbes ; ce sont des monarques oranges à pois noirs qui, après d'hésitantes maraudes, ouvrent à présent les paupières des buissons.

Je me mets maintenant à escarper les sentiers bleus pour rejoindre mon château de fortune, cet abri de jardin dont j'avais laissé en partant la porte grande ouverte. Pour se faire, il me faut encore monter des degrés de chemin jusqu'au plus haut point de vue de la péninsule où se produit, alors, le miracle du voyage lent. En arrière, je vois s'éloigner mon sentier qui, en contre-bas, semble s'abreuver comme une bête à l'eau de la mer ; au devant, c'est le sémaphore qui, à l'extrême pointe de la péninsule, tourne son miroir comme s'il cherchait un disparu dans l'écume blanche des vagues. En marchant, les lignes du paysage bougent comme si mes pas déroulaient la bobine de fil de l'horizon. Une sorte d'Ariane guidait mes pas et déroulait le paysage à la fois ; une Ariane parisienne.

Soudain, un chevreuil gicle à mes pieds ! Je le vois filer dans les blés verts comme une comète dans le firmament. Mon cœur bat la chamade.

«Ce que je voudrais, c'est trouver la clé unique qui ouvre toutes les serrures de ce paysage» - me disais-je à l'instant - les odeurs mêlées qui montent de la terre, les noms des fleurs et des insectes, les bougies allumées des rares passants, les façades craquelées des vieilles maisons à colombages et à toitures de chaume, et aussi l'épave de galion qui, dit-on, jonche au fond des sables dorés, quelque part autour de ce bras de terre.

Ma prière est exaucée ! Soudain, au croisement de deux sentiers, je crois reconnaître, posé dans un pli du talus, l'héraldique même du paysage : un chardon violet dressé au milieu des blés verts ! Heureux de ma découverte, j'ouvre mon carnet de voyage et me mets à dessiner mon blason. Je l'imagine aussitôt porté par la fille de mes poèmes. Dans mon rêve éveillé, elle se retourne au milieu d'une foule en tenant mon blason dans les bras tel un signe de reconnaissance en me fixant de ses yeux verts ; j'ai alors juste le temps de lui remettre un recueil de poèmes avant qu'elle ne soit emportée par le courant de la foule. Je ne sais alors si mes souvenirs des rues de Paris s'invitent dans le rythme des vagues, ou si tout au contraire, c'est la mer avec ses vagues qui me rappelle le mouvement incessant des rues toutes remplies d'elle...

Enfin, j'arrive à mon refuge alors que les premières étoiles commencent à picorer le ciel. Je referme la vieille porte de l'abri de jardin qui me chante une nouvelle fois son refrain. La porte refermée fait taire tout à coup les vents extérieurs. On perçoit cependant la rumeur des feuillages qui, au dessus de la toiture, continuent de se balancer tendrement dans le grand rêve du soir.

Soudain, je remarque sur le bureau de bois tout recouvert de poussière, situé au milieu de la pièce, une gravure que je n'avais pas remarquée jusque-là. Je passe mon doigt dans les rainures du bois et distingue aussitôt trois lettres : L, F et D ; une sorte de signature creusée au couteau. Si la lettre D avait été un C, alors, c'est sûr ! Cela aurait été la preuve que Louis-Ferdinand Céline avait résidé ici ! J'aurais alors découvert la maison du célèbre écrivain !

*Un C à la place d'un D pour que la combinaison ouvre soudain le ciel !
Une fois de plus, Louis Aragon avait raison : « Il y a dans le trouble des
lieux de semblables serrures qui ferment mal sur l'infini ! »*

D'UNE MASURE L'AUTRE

Les vitres des fenêtres ressemblaient à des yeux de poisson révoltés. Elles brillaient à peine dans le feu de cette fin d'après-midi d'été si paisible. Une fine couche de poussière les recouvrait, donnant à ce que l'on voyait à travers la patine même des souvenirs. Cet intérieur me semblait comme suspendu dans le temps, ces meubles de bois ripoliné avec un blanc d'hôpital, cette petite table d'appoint au milieu de la cuisine et ces ustensiles. Je me souviens notamment d'une cuillère en bois posée dans un récipient qui donnait l'impression que l'on venait d'y boire une soupe !

L'intérieur était aussi exigu qu'une cabine de cosmonaute ; je le voyais par la vitre de la fenêtre avec l'œil de l'augure scrutant dans le visible les signatures de l'invisible.

La mer toute proche chuchotait à nos oreilles des chants sibyllins. C'est là, dans l'eau claire de la Baltique, que Lucette aimait à se baigner, dit-on, chaque jour, été comme hiver. J'y vois peut-être le secret de sa longévité exceptionnelle. Ses cent sept années au cadran cardiaque. Le dernier cadeau qu'elle reçut fut peut-être cette pierre extraite de sa maison d'exil du Danemark.

J'appelai Annette qui était restée en arrière, à vrai dire assez peu intéressée par mon aventure célinienne. Nous fîmes le tour de la bicoque, passâmes sous les petits chênes, guère plus hauts que des parasols, qui l'entouraient. Le chant à onde courte de la mer, celui du jeu des vagues d'eau et d'écume que nos yeux devinaient à travers les feuillages se faisait plus net, car nous nous rapprochions de la mer.

Que la maison était jolie ! Habillée de rouge, avec ses rubans de poutres noires, à narguer ainsi les siècles. Une vraie demoiselle de bal dont la sente qui conduisait à la grève toute proche se confondait, le soir, avec une traîne étoilée.

Annette remarqua une fissure dans le soubassement de la face arrière de la maison. Une fissure peu profonde mais qui, telle une mine, délivra facilement quelques éclats de briques rouges. L'un de ces morceaux avait la taille d'un gros diamant. Je l'extrayai sans difficulté de l'ancre mural. Nos poches, lourdes de pierreries, nous faisaient ressembler à deux gavroches en culottes courtes.

À ce moment là, j'ignorais qu'une autre main que la mienne allait empoigner le précieux viatique qui roulait dans ma poche. La main qui avait tant de fois récuré cette maison à la brosse, la main d'une femme qui avait subi tant de fois les remontrances de son ostrogoth de mari.

J'allais transmettre ce souvenir par un jeu de relais de hasard, une partie de puzzle où la pierre allait jouer un peu le rôle de la pièce manquante. Ce relais aura lieu dans une heure à peine. Nous sommes en effet quelques mois plus tard, dans un salon littéraire à Paris. Curieusement, mon petit essai sur Céline ne semble pas susciter de grandes suspicions. Je m'étais habitué à l'idée que, dans un pays dirigé par des élites international-capitalistes, tout ce qui pouvait rappeler le contraire de cette idéologie mortifère serait impitoyablement châtié et réprimé.

L'internationalisme est promu comme le remède au nationalisme ; le camp de concentration, comme le camp de consommation. Pour que la marchandise s'installe partout, jusque dans les cellules de l'homme, le système est prêt à tout, y compris à tirer sur la dépouille d'un écrivain mort depuis plus d'un demi-siècle.

Anne de Guérande, accompagnée de son mari, vient de passer devant mon stand. Je leur offre un petit galet de plage ramassé sur le sol danois tout prêt de la maison Fanehuset. Je me demande bien dans quelles mains ce viatique va passer, quel jardin japonais va-t-il orner.

Une autre personne passe devant mon stand, l'œil vif et discret. Sur ma table, un dernier exemplaire de mon livre. L'homme le feuillette, sans l'acquérir. Il est de Meudon, petite ville située dans le Sud de Paris, non loin du salon où je me trouve. Il s'appelle Alain.

- "À dix-huit heures, je passe vous chercher en auto. Je vous conduis à Meudon ! Oui, à Meudon" .

- "Quoi ? Vraiment ! Vous me conduisez à Meudon, devant la maison de Céline ?"

Alain portait une chemise militaire ornée d'une épaulette tricolore et un sens de l'honneur non moins militaire. À 18 heures tapantes comme l'honneur, il était là, fidèle à la parole donnée !

- "Vous êtes prêt ?"

- "Oui, mon capitaine !"

J'enfilai mon livret et les petits galets dans mon sac-à-dos et, tout en suivant mon guide, nous jetâmes un rapide coup d'œil aux autres stands en cours de démontage.

Les rues de Meudon défilaient derrière la vitre de l'automobile. On voyait leurs belles façades néoclassiques. Une gare de train, des massifs de fleurs, une grande rue qui montait : bientôt apparurent les grandes fenêtres hagardes de la villa de Céline ! Le grand portail de fer apparut lui aussi dans la pénombre ; puis, la fameuse boîte aux lettres «Destouche» dont le lettrage est resté intact en dépit des griffures du temps. La cour pavée de grandes dalles ; un massif d'herbe et, tout au fond, la bâtisse de pierre, grande et majestueuse avec ses yeux ouverts. Je me souviens du grand escalier à moustache, des grandes fenêtres dont une (celle de gauche) était éclairée par une lampe de chevet. Dans le halo lumineux de la fenêtre, j'ai cru voir une silhouette...

Il se faisait tard et un air frisquet m'invita à remonter les manches de mon gilet. Je lançais avec mes deux bras de grands gestes circulaires à travers les grilles du portail. Avec mes mains, c'est un peu du ressac de la mer Baltique qui allait rejoindre Lucette !

Un homme approcha promptement. Cependant, au lieu d'ouvrir le portail, il s'arrêta net, à quelques mètres. L'homme, sur ses gardes, me regarda fixement. À travers les barreaux du portail, je glissai le morceau de brique rouge soigneusement entouré, telle une relique, par un ruban doré. Surpris, le gardien me regarda un instant puis, m'assura qu'il allait transmettre le précieux viatique à Lucette, qui veillait au premier étage.

Elle n'attendait plus rien, à son âge, la Lucette ! sinon l'heure du départ pour le dernier voyage. Le voyage au bout de la vie.

LA DAME A LA LICORNE

Je m'en revenais de Meudon, le coeur gros d'un paysage. Et sur le chemin retour vers mon hôtel, je radiographiais la polyphonie des boulevards, taiseux ou bavards, la légende des ponts historiés qui enjambe la Seine et celle toujours accordée à ces parisiennes félines qui passent dans votre regard comme une comète dans le soir. La nuit venue, je confiais à mon clavier ces capitales féeries du jour tout en refusant d'appuyer sur le clic de mon iphone. En appuyant sur la touche du clavier, j'aurais eu l'impression dérisoire d'appuyer sur la gâchette d'une carabine de foire. Avec mes écrits, je souhaitais faire connaître Paris, le Paris poétique des boulevards, le faire connaître à mes amis provinciaux et non tirer sur les ballons colorés d'une capitainerie de foire.

Le lendemain matin, je pris rendez-vous avec Gilles dans un bar de la Capitale. Il était intarissable d'éloges sur Radio Courtoisie, la radio «libre du pays réel et de la francophonie». Je connaissais cette radio dont les ondes courtoises m'avaient léché l'âme à quelques reprises. Je lui parlais de ce Paris poétique. Pendant que les silhouettes de mes poèmes passaient dans mon âme, Gilles envoya quelques «textos» discrets et mystérieux avec son téléphone portable.

Notre rendez-vous s'acheva par un au-revoir amical et mon retour à l'hôtellerie de passage. Cependant, à l'instant même où je poussais la porte de l'hôtel, un texto fit vibrer mon portable : les codes d'entrée d'immeuble suivit de ce message laconique : « l'émission commence à Midi, ne soyez pas en retard ! ». Aucune signature.

Synchronicité troublante ou simple hasard ? Je recevais les codes d'une porte alors que j'ouvrais une autre porte. J'ouvrais les portes de mon hôtel miteux et recevait les codes d'entrées du studio de Radio Courtoisie ! Les heures suivantes allaient résonner d'échos avec le thème de la «*porte ouverte*». Je compris alors que Gilles avait tout arrangé, le bar, le café et le rendez-vous à Radio Courtoisie !

Je suis non seulement le poète des poèmes mais aussi et surtout celui des petits événements de la vie, ces événements passés habituellement inaperçus et qui pourtant disent quelque chose des serrures secrètes de l'univers. Le métro surchargé ou le jardin à fleurs est occasion de poétiser car, où qu'il se trouve, le poète déambule toujours en dessous de la voûte narrative du monde. Les ressouvenances du paradis perdu lui font parfois signe et c'est pourquoi on peut trouver dans ses poèmes, quelques proportions chiffrées ou quelques formules oubliées, y compris de lui-même. «*Le vers retient dans ses griffes d'or l'édifice éboulé de la connaissance*». Dans ce très beau vers, Charles Maurras a tout dit.

Un incroyable concours de circonstance, dont j'ignorais alors la cause, allait donc me conduire à assister à une émission de Radio Courtoisie. Paris-la-féerique réserve bien des surprises et des trésors sous ses faux airs de mégapole. Derrière ses murailles d'indifférence, la ville cache jalousement ses hameaux d'humanité. Gilles était devenu un personnage de la légende parisienne, d'autres personnages allaient naître dans les heures qui allaient suivre.

Nous sommes un 23 janvier et le froid me mordille le bas des jambes. J'arpente les grandes falaises des avenues de Paris à la recherche du «61, boulevard Murat». Une vague de timidité m'emplissait déjà l'âme. L'heure du rendez-vous galope sur ma montre. Peu avant midi, je tapai sur le digicode les chiffres reçus par texto : 34 A 8 et 32 A 0 et poussai aussitôt la lourde porte. Le local exigu de la radio s'ouvrait devant moi, la scène que je vis reste imprimée en moi. Dans l'indifférence générale, les mineurs de fond des ondes radiophoniques s'affairent devant leur ordinateurs, stylos, carnets, emplois du temps surchargés des mineurs de fond de la culture française. Le petit groupe était voué à extraire quelques diamants du «pays réel et de la francophonie». Bref, j'entrai dans une sorte de mine symbolique de la culture française où l'on s'affaire à extraire le précieux minerai qui manque tant à la France d'aujourd'hui : la beauté, la noblesse, tout ce qui élève l'âme.

Une petite table et quelques chaises semblaient attendre le visiteur. Une personne était assise sur la chaise d'en face. Quelqu'un m'invita à m'asseoir en me tendant un verre d'eau. Les augures me disaient par là :

soit simple et essentiel comme un verre d'eau. J'échangeai quelques mots avec mon voisin de table qui déclina son nom. Hugues Losfeld, un des invités avec lequel j'allais partager l'émission dans quelques minutes ! Le texto laconique reçu la veille m'avait exhorté à me joindre à cette émission et mon train retour partait dans trois heures à peine ! Je ne sais quel dieu avait forgé ce maillon de la *catena aurea* de mon destin, quelque Kairos grec dont Gilles avait été le héraut.

La «patronne d'émission» de Radio Courtoisie arrive en retard. Elle nous salue tout en nous escortant énergiquement dans le studio d'enregistrement. Avec sa jolie coiffe médiévale, elle me fit aussitôt penser à *la Dame à la Licorne* de la fameuse tapisserie de Cluny. La ressemblance était si troublante que J'eue l'idée de téléphoner au musée de Cluny pour m'assurer que la Dame s'y trouvait bien.

La Dame est une artiste mais c'est en tant que critique d'art qu'elle anime des émissions de radio. Au lieu d'une de ces artistes délurées et égocentriques, je découvrais une personne dotée d'une grande déférence et simplicité. Luc et moi, nous passâmes dans le naos de la radio. Pour l'atteindre, nous dûmes traverser une minuscule courée d'immeuble encombrée de divers objets dont quelques très vieux blocs de pierre sculptée. Je me souviens de ces objets avec détail, un torse d'aigle, et deux ou trois clés de voûte très anciennes, telles qu'on en trouve dans les réserves poussiéreuses des musées...

Le grand siège noir sur lequel je m'étais assis craquait au moindre de mes mouvements. Il me fallait faire un effort constant pour ne pas déclencher les craquements de ce fauteuil de dentiste réformé. Mille idées constellaient mon âme en écoutant les interventions des autres invités, Luc, Delphine et Christine Sourgins. Quand ce fut mon tour, je présentai les grandes lignes de mon voyage à bicyclette de l'été dernier, la légende du passage d'Ulysse en mer Baltique, et quelques autres anecdotes de voyage laconique. Mais l'essentiel de l'émission tourna autour de l'art contemporain, des expositions parisiennes du moment.

L'émission s'acheva par un sourire communiel. Je fus livré à nouveau dans la rue parisienne, livré dans la féminité de Paris, devant la démarche féline de ses ambassadrices qui passent dans la rue comme

des comètes. Mon expérience à Radio Courtoisie m'avait conduit à pousser la porte du Paris intérieur, le théâtre de cette ville à la fois fascinante et artificielle. L'image de la clé de voûte brisée aperçue dans la courée d'immeuble devint archétype vivant. La clé de voûte brisée du monde moderne ? Celle qui fait entendre le son toujours féfé, disharmonieux et caduque de ce bas-monde, la syllabe achoppée qui révèle le mieux ce monde ou encore ce «trouble des lieux qui ferme mal sur l'infini» si cher à Louis Aragon dans «le Paysan de Paris».

Gare de l'Est. Le train Ouigo part dans une demi-heure. La surface noire du café que l'on vient de déposer sur ma petite table ronde ondule dans la tasse elle même parfaitement ronde. La grande horloge de la gare est pareillement ronde. Je saute dans le train. Il file à présent dans le paysage... les oreilles branchées à mes écouteurs, ronds comme des tasses de café. J'écoute une émission de Marc-Edouard Nabe, la traque des écrivains collabos, la fuite au Danemark, le rêve de Lucette, toutes les scènes de la légende célinienne si joliment comptées par un grand romancier contemporain.

Je me demande, pourtant, si tout cela traduit bien l'Histoire telle qu'elle s'est passée, la fuite, le train pour le Danemark. Mais qu'est-ce que cela peut faire, puisque Marc-Edouard nous le fait prendre à tous ?

POSTFACE

Quelques semaines après mon passage à Meudon, s'éteignait Lucette Almenzor, l'épouse de Louis-Ferdinand Céline. Le morceau de brique entouré du cordon doré que j'avais retiré du mur de leur maison du Danemark fut certainement le dernier souvenir reçu avant son départ.

Lucette était alitée à l'étage. Le gardien que je rencontrais ce soir-là derrière la grille du portail m'assura qu'il allait remettre le précieux viatique à l'instant.

Lucette devait être alitée, confinée dans sa chambre depuis plusieurs mois. J'ignore si la silhouette du second étage de la grande maison de Meudon que j'avais aperçue était la sienne, ou bien le fruit de mon imagination. Une chose est sûre, la chambre était éclairée par une lampe de chevet. Depuis, elle a presque disparu dans mon esprit, la lampe, pour renaître dans sa «légende personnelle», sa «métaphore vivante». La lumière tamisée de la lampe à la fenêtre d'une centenaire, n'est-ce pas, en effet, la métaphore du soleil de toute une vie qui se couche à l'horizon pour renaître aux aurores ?

Aux confinés du monde entier.

Pierre Villard

Remerciement :

Je tiens à remercier chaleureusement mes relecteurs émérites. À l'ami Gilles Orlac. À ma chère hôte danoise, Annette Søderholm et à Olé Seyffart, j'adresse ce message écrit dans leur langue elfique :

Jeg vil gerne takke Ole Seyffart Sørensen for hans entusiastiske bidrag. Da jeg så hans øjne, blå som det Baltiske hav, var det som om tidens tåger lettede. Hans hukommelses blomster begyndte at udfolde sig. Bare ved at lytte til ham, var det som om Céline befandt sig i rummet ved siden af i arkivet, med fødderne hvilende på vindueskarmen, mens en kat kom til syne og forsvandt mellem mine ben.

La “maison d'exil au Danemark”, Fanehuset, m'a inspiré une petite animation vidéo. Cette dernière peut être visionnée en cliquant sur le lien suivant : <https://vimeo.com/347731631>

Les ouvrages de l'auteur peuvent par ailleurs être commandés à l'adresse suivante : <http://www.lulu.com/spotlight/fredericandreu>